

XIV

Quelqu'un qui fût passé à Blidah dix-huit mois après eût rencontré là l'homme absolument heureux que la légende orientale prétend ne point exister.

Le 3^e zouaves partait en expédition. L'affaire serait chaude, assurait-on, et Pierre Brissey, sergent à la 2^e compagnie du 3^e zouaves, éprouvait ce sentiment de bien-être particulier qu'éprouve tout homme qui est dans son type, qui fait ce qui lui plaît à faire, qui connaît que le milieu où il s'évolue est en parfaite concordance avec son organisation propre.

Dès son arrivée au régiment et une fois la première instruction acquise, Pierre Brissey, qu'on nous passe l'expression, s'était trouvé comme le poisson dans l'eau. Le cadre de cette vie militaire qui le contenait sans le froisser, lui épargnait jusqu'au besoin de se conduire, de penser, de vouloir. Le charme de son caractère, sa beauté virile, son élégance native, les ressources dont il disposait lui avaient donné le régiment tout entier pour ami. La guerre d'Afrique laissait place encore à la bravoure individuelle. Dès le premier engagement, Pierre s'était comporté en héros ; il avait été ramassé sous le feu, à deux pas de l'ennemi, un camarade blessé et l'avait rapporté tranquillement en souriant, tandis que les balles pleuvaient.

Donc on parlait. Les colonnes commençaient à se former, quand un zouave, se précipitant sur Brissey, l'étreignit de ses deux bras et l'embrassa pendant cinq minutes...

—Monsieur Pierre ! monsieur Pierre !

—Tiens, c'est toi, Fafernou. Comment diable es-tu ici ?

—Vous le voyez...je viens du dépôt du régiment.

—Tu as donc abandonné ma mère ?

—Elle n'a pas voulu que je reste ; elle m'a dit que ma place était avec vous.

A partir de ce jour, Fafernou partagea l'existence de Pierre. Pour lui, le métier semblait rude. Être de liberté, de caprice, de réverie, il supportait mal ce qui semblait charmant à Pierre, mais il était avec son maître, et cela suffisait à celui qu'on ne pouvait plus appeler le *Muet*, mais que le régiment eut bien vite surnommé le *Silencieux*.

L'acte de parler était en effet un supplice pour Fafernou. Il accomplissait sans murmurer les plus écrasantes corvées, les fatigues les plus rudes étaient un jeu pour lui ; mais parler exigeait de sa part un véritable effort.

L'armée alors comportait fort heureusement en Algérie une certaine dose de pittoresque et de fantaisie. Quand Pierre Brissey surtout fut nommé sous-lieutenant à la suite de la prise de Zaatcha, Fafernou, devenu son brossier, affranchi de l'obligation de monter la faction et de transmettre la consigne, put se livrer à son gré à son goût pour le silence. Au lieu du *Silencieux*, les soldats, qui adoraient les romans de Dumas, l'appellèrent *Grimaud*, et l'on rit longtemps au 3^e zouaves de la façon toute lacedémonienne dont il s'acquittait des commissions les plus compliquées.

Fafernou accompagna naturellement son maître en Crimée. Il eut sa part de la rude existence des *Enfants perdus* alors que, pendant les nuits glaciales, les pieds dans la neige détrempée sans avoir même la permission de faire du feu, il fallait l'oreille tendue, attendre, guetter quelque surprise des Russes. Heures effroyables encore une fois et dont aucune armée au monde n'eût supporté le poids avec autant de gaieté que l'armée française d'alors, cette armée si disciplinée, qui avait appris à souffrir le froid en affrontant le soleil d'Afrique.

XV

Une nuit de novembre, l'horreur des éléments était plus impressionnante que jamais. Au firmament nulle étoile. Impossible de rien distinguer, ni la *Bulle verte* avec son rideau de peupliers et de trembles, ni même les bastions le plus rapprochés. Un morne silence partout. Les canons ennemis, qui tuaient chaque nuit quelque martyr obscur du devoir, dont les

camarades n'entendaient même pas le dernier soupir que le vent emportait peut-être vers quelque chaumière de France, les canons eux-mêmes étaient sans voix. On eût dit que, terrassés par cette tristesse affreuse de la nature, les hommes oublièrent leurs haines et s'accordaient comme un trêve tacite...

A vrai dire, les sentinelles elles-mêmes étaient sinon endormies, du moins assoupies. Seul, Fafernou ne dormait pas. Le matin, Pierre Brissey avait reçu une lettre de France... Comme le cheveu qui, prétend-on, guide les somnambules dans leurs recherches, cette lettre, où l'on demandait de ses nouvelles, avait entraîné le *Muet* bien loin de la Crimée, vers Trémolin, vers la dame, vers tout ce qui avait constitué son adolescence libre et heureuse.

Perdu dans sa rêverie, il regardait l'horizon noir, où de grands nuages blancs semblaient courir au-devant de lui... Bientôt ces nuages prirent une forme régulière. Plus de doute... A ce moment, les Russes, s'élançant en colonnes serrées qui se confondaient avec la terre et le ciel, débouchaient dans les ouvrages avancés. Une partie des assaillants avait tourné le ravin de Karabanaï, tandis que l'autre, maîtresse déjà des parapets, se répandait comme un fleuve taciturne dans l'intérieur des retranchements.

Une seconde, Fafernou sentit une baionnette sur sa poitrine ; mais, bondissant en arrière, il se mit à crier d'une voix formidable. *Garde à vous ! garde à vous !* Un clairon se trouvait sous sa main, il le colla à ses lèvres, et, en un instant, de tous les côtés, s'éveillèrent les *tara tata* retentissants...

En quelques minutes, Pierre Brissey eut rallié ses hommes. La surprise des Russes était manquée... Il ne restait plus de cette tentative qu'un de ces combats d'avant-postes comme il s'en passait toutes les nuits, mais qui, cette fois, dans la pensée de l'ennemi, devait avoir une exceptionnelle importance, car il coïncidait avec la grande attaque dirigée sur Inkermann.

Au point du jour, en effet, on entendit le canon gronder dans cette direction, et l'on pouvait deviner à l'animation extraordinaire qui régnait partout, au va-et-vient des officiers d'ordonnance, qu'une action générale était engagée...

—Mes compliments, mon cher, s'écria en arrêtant une seconde son cheval devant Pierre, Maxime de Candale, qui portait un ordre au général Bosquet, mes compliments. Il paraît que vous avez gagné la croix cette nuit..."

Pierre Brissey salua de la main et n'y répondit rien. Il venait d'apercevoir, avec deux trous de balle et sept coups de baionnette, le pauvre Fafernou couché, mort, entre un Russe et un Français. Il songeait peut-être que c'était celui-là qui avait mérité la croix...

—Adieu, mon vieux camarade ! " fit le jeune officier en allant secouer la main déjà roide de Fafernou.

Et, en se retournant une dernière fois, il remarqua qu'elle était encore ouverte cette bouche qui avait proféré si peu de paroles inutiles, cette bouche qui, à vrai dire, n'avait parlé que deux fois, pour sauver l'honneur de son maître et pour sauver l'honneur de son drapeau...

XVI

Capitaine à la fin de l'expédition de Crimée, Pierre Brissey eut la chance, comme on dit, de prendre part à presque toutes les campagnes. L'Italie, le Mexique le virent toujours le même, joignant la plus folle bravoure sur le champ de bataille à l'attitude la plus calme, à la courtoisie la plus parfaite dans la vie ordinaire.

Livré à lui-même, Pierre avait, sans s'en rendre compte, ouvert sous ses pas l'abîme dans lequel il avait failli être englouti, aussi avait-il une profonde reconnaissance pour cette existence dans laquelle il trouvait sa voie toute tracée. Certains hommes marchent mieux quand ils se sentent serrés par une ceinture étroite ; certains êtres ne se développent bien que lorsqu'ils sont contenus par la discipline. Pierre récompensait en quelque sorte cette discipline des services